

Demain, Marx Quatre Couleurs

ou pourquoi enfiler un gilet jaune à la théorie révolutionnaire ?

par Jean-Michel Devésa¹

L’invitation que Dominique Belouge m’a transmise en vue de participer à ces Journées m’a surpris, puis fait énormément plaisir et enfin plongé dans un abîme d’incertitude. La thématique, « État et transformation sociale », de cette 12^e édition d’« Actualité de Marx et nouvelles pensées critiques » ainsi que son appel à communication m’ont donné à penser que je n’y avais pas ma place. D’ailleurs je m’interroge encore quant à la pertinence de ma présence ce jour attendu que je ne suis ni un théoricien ni un spécialiste de l’État, en aucune façon un économiste, pas davantage un sociologue, je ne suis qu’un littéraire, professeur des universités du point de vue de l’ancrage social, ayant suivi cette voie académique au début des années 1980 quand j’ai (tardivement) compris que mes camarades et moi avions laissé filer le train blindé de la révolution, et que celui-ci était probablement passé à notre portée mais que, comme nos aînés, nous n’avions pas su y monter.

Ce rendez-vous manqué avec l’Histoire aura eu pour conséquence de métamorphoser le militant quasi professionnel mais sans solde que j’étais en enseignant expatrié puis en enseignant-chercheur, souffrant en silence que les questions qu’il se posait, celles ayant trait à l’articulation entre révolution artistique et culturelle et révolution politique, et qu’il a abordées dans les années 1970 sous le prisme de l’étude d’un des principaux acteurs du premier surréalisme, en l’occurrence René Crevel, que ces questions il lui faudrait les réfléchir dans et à travers les livres, et probablement pas en actes, lors d’une crise sociale majeure.

Rassurez-vous, je vous épargnerai l’évocation fastidieuse d’un parcours en lignes brisées et en éclipses prolongées, lequel a été une traversée de l’existence sans boussole, un itinéraire chaotique avec des mises à l’épreuve et pas mal de désillusions, une somme assez considérable d’erreurs d’aiguillage et de faux pas, avec comme seul credo que ce qui n’était pas possible à l’échelle macroscopique pouvait et devait être maintenu, cultivé, expérimenté dans les sphères professionnelle et personnelle, d’où le souci de bien faire, à tout le moins de ne pas trop mal faire, avec ses étudiants, ses relations et connaissances, ses sœurs et frères en humanité, et ses proches, naturellement.

¹ Professeur des universités, écrivain.

Ce repli a bénéficié de la distance que m'a fourni un long séjour en Afrique, me déniaisant en partie de mes illusions, c'est-à-dire me confrontant sans ménagement aux « *eaux glacées du calcul égoïste* », dans une redite et une reprise bien sûr affadies de ce qui avait été la trajectoire d'un certain Paul Nizan parti à Aden buter contre le Réel et revenu à Paris pour faire face et lutter, parce qu'il avait saisi que « [l]a fuite ne ser[vai]t à rien » et que si l'on « *reste ici* » et qu'on s'y bat alors « *la peur s'évanouit*² », vous avez reconnu dans ma méchante paraphrase les accents du Nizan d'*Aden Arabie* dont l'imprécation initiale, « *J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie*³ », ne m'a jamais quitté et retentit aujourd'hui cruellement à mes oreilles.

S'il fallait par une expression résumer cet itinéraire depuis 1980 relevant (du point de vue des institutions) d'une succession de votes blancs ou nuls entrecoupée de longues périodes de non-inscription sur les listes électorales, c'est celle (assez médiocre) de « quadrature politique du cercle » qui me viendrait aux lèvres, attendu que je me suis échiné pendant près de quarante ans, souvent *dans le désarroi et la colère*, à concilier une fidélité aux idéaux qui ont été ceux de ma jeunesse (l'espoir de l'instauration d'une société communiste que mon althussérisme d'abord inavoué puis affiché m'a longtemps fait identifier à la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne – la « G. R. C. P. », disions-nous en nos cénacles) – et aux tentatives de la Commune de Shanghai, avec la prise en compte du dévoiement de ceux-ci, à Pékin même, où le mouvement des masses n'aura pas rectifié « le communisme de caserne » qui sévissait à Moscou et en Europe de l'Est, ni empêché la République populaire de Chine de s'enliser à son tour, comme cela a été aussi le cas à Alger, La Havane, Tirana et Brazzaville, dans la bureaucratie et le capitalisme d'État. Avec pour conséquence, comme « *fixion* » personnelle, le sentiment qu'il était vain d'envisager la possibilité de la moindre réforme ; que le désespoir, ainsi que l'avait chanté Léo Ferré dans « *La Solitude*⁴ », pouvait revêtir la forme supérieure de la critique et que l'écriture romanesque était une échappatoire au nihilisme et à l'effondrement.

Le « lieu » d'où je parle venant d'être circonscrit, je suis à même de vous proposer moins une intervention théorique qu'une contribution politique, celle d'un universitaire lisant certes de la philosophie, de la sociologie, de l'économie, de l'histoire et de la science politique, mais jugeant qu'il n'est pas du tout besoin d'en être spécialiste pour en discuter, et pour agir, car la transformation du monde et de la société appelle avant tout l'invention

² Paul Nizan, *Aden Arabie*, Coll. « Points-Roman », n° R 392, p. 153.

³ Paul Nizan, *Aden Arabie*, *op. cit.*, p. 53.

⁴ En 1971.

créatrice des masses et, si celles-ci gagnent dans le combat à la participation à leurs côtés des couches intellectuelles, il est toujours déterminant que les éléments les plus conscients en leur sein se comportent comme des maîtres ignorants, et non pas comme des guides, il n'est plus temps de donner crédit à la thèse selon laquelle la « science » révolutionnaire vient, de l'extérieur, éduquer, instruire et éclairer les peuples, autrement condamnés à la révolte, à une révolte se révélant nécessairement stérile, et de ce fait réfractaires à ce qu'une attitude révolution « conséquente » impliquerait. Pendant quatre décennies, aucune des organisations de la gauche radicale et du mouvement syndical ne m'a donné envie de me réinvestir dans un militantisme régulier, ce qui ne signifie pas que je me suis détourné du politique et de ce qui advenait dans le pays et sur notre planète, ni que je ne suis plus descendu dans la rue depuis ce mois de septembre 1980 où au lendemain de la dernière Fête de l'Humanité à laquelle j'ai participé j'ai rejoint un poste d'enseignant, sous contrat local, en Algérie.

Demeuré étranger aux expérimentations de la Z.A.D. de Notre-Dame-des-Landes (lesquelles renvoient à une culture politique, à des savoir-faire et à des pratiques quotidiennes dont je suis éloigné), dubitatif en 2016 à l'endroit de *Nuit Debout*, franchement déçu par l'arrimage de *La France insoumise* au fonctionnement des institutions et sa propension à se satisfaire de n'être en définitive qu'un mouvement d'élus réunis autour d'une figure se voulant charismatique, c'est avec le mouvement des *Gilets Jaunes* que j'ai rajeuni et que je suis redevenu un « intellectuel combattant », ce qui me réjouit d'autant plus que le milieu professionnel et culturel auquel j'appartiens n'a pas été le dernier à les fustiger, en écho des media « *main stream* », c'est-à-dire liés au capital financier, et d'une classe politique qui en fournit les commis, y compris dans sa composante sociale-démocrate et réformiste, je n'insisterai pas pour ne pas heurter le dernier carré de ses adhérents et sympathisants intègres, alors qu'il conviendrait d'être sans indulgence avec leurs dirigeants, des bateleurs d'estrade se souvenant de Jean Jaurès le temps de l'élection et se métamorphosant aussitôt après en champions du libéralisme, ni de ces appareils ne survivant que par leur ajoutement à l'État et à des « dépendances » par le biais par exemple de la cogestion (à ceci près que le pouvoir néo-libéral voudrait en affranchir l'État et que ces appareils « réveillés » par les *Gilets Jaunes* en vampiriseront l'énergie pour prolonger leur agonie).

Or, depuis le 17 novembre 2018, un mouvement social inédit, au moins comparable au soulèvement des banlieues en 2005, probablement sans véritable précédent depuis 1968, s'est levé et a bouleversé la donne politique française. Ce mouvement qui a subi une répression d'État d'une violence elle aussi sans précédent, – le journaliste David Dufresne notamment l'a documentée, je me félicite que le Collectif dont je suis membre l'ait invité dans notre ville le

7 novembre dernier –, je l'ai rejoint sans craindre d'y perdre mon âme, mais pour être honnête sans me résoudre à en endosser l'habit. Même si j'ai été initialement circonspect à son égard, je crois néanmoins en être partie prenante, le regardant comme un ferment de renouveau susceptible de contribuer à l'émergence d'une ou de plusieurs forces politiques déterminée.s à mobiliser le NOMBRE, ou à l'accompagner, en lui fournissant des raisons de rêver et de risquer ses intérêts immédiats pour une lutte prolongée, et sans merci, en vue de transformations sociales en opposition à l'ordre marchand globalisé du monde.

Le risque majeur encouru à mes yeux par les *Gilets Jaunes* n'est pas de verser dans le populisme (si vous m'accordez la facilité de reprendre la langue de *Big Brother* et de ses supplétifs) mais de se cantonner à n'être qu'un embrasement passager, faute de débouché(s) organisationnel(s). Ce danger est d'autant plus prégnant que le mouvement constitue une « toile », sur le mode de la libre association et du rhizome, acceptant d'ailleurs la multi-appartenance, de milliers d'individus (pour la plupart sans passé politique et/ou syndical) et de centaines de groupes à base territoriale ou affinitaire, laquelle « toile » éprouve pour une part son existence en recourant aux technologies contemporaines de communication, les réseaux sociaux et les messageries cryptées, les sites d'information et les media dématérialisés « maillant » cet espace militant, dans un premier temps comme une « chambre de résonnance » de la multitude de ronds-points occupés puis lorsqu'en raison de la répression il a été de plus en plus difficile de les tenir en se substituant à eux : si le journal, en tant qu'organe central du parti révolutionnaire ou de son embryon a été à la fin du XIX^e siècle et sur quasiment tout le XX^e siècle le pivot autour duquel se construisait l'avant-garde et l'instrument par lequel celle-ci s'adressait aux masses, c'est de toute évidence le smartphone qui dorénavant en assume le rôle structurant, à la fois vecteur de mobilisation et outil de dénonciation des brutalités policières. L'entrisme de différentes organisations, se répartissant de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, qui toutes espèrent, au mieux, influencer cette « nébuleuse » en fonction de leurs axes programmatiques et, au pire, recruter des adhérents, ne me semble pas efficient, en dépit de quelques succès enregistrés par certaines d'entre elles : le mouvement conservera son autonomie, avec ce que celle-ci implique de puissance et de faiblesse conjuguées, tant qu'il sera à même de rassembler une « frange » militante et activiste bien supérieure à la somme des effectifs des femmes et des hommes encartés œuvrant à en faire une courroie de transmission pour leurs chapelles respectives. Son évolution depuis un apolitisme ambigu, conséquence des conditions ayant présidé à son irruption sur la scène politique et sociale qui en faisaient le point d'application des mécontentements des couches populaires supérieures et de fractions des couches moyennes

inférieures, d'où sa composition initiale hétéroclite, jusqu'à un anticapitalisme avéré (les mots d'ordre scandés par ses cortèges l'attestent), ne l'a néanmoins pas doté d'une vision aiguë de ce à quoi il s'oppose (le capitalisme financier de l'information et des écrans plats) et des possibilités ou non de le renverser.

Cette cécité relative est au diapason de celle de ce mouvement ouvrier et populaire très divisé et affaibli, héritier de la révolution industrielle du XIX^e siècle, s'accrochant pathétiquement aux références théoriques et aux figures à travers lesquelles ses courants s'identifient, le legs du passé primant toujours en ce domaine et interdisant qu'on s'attelle à l'analyse concrète de la situation concrète dans laquelle nous sommes pris, et quoiqu'il soit toujours capable de mobiliser largement dans la Fonction publique et les entreprises nationales, ainsi que le prouvent les journées interprofessionnelles organisées contre la réforme des retraites voulue par Macron, Philippe et Delevoye, pour peu que ses appareils les aient programmées et prises en charge suffisamment tôt dans leurs agendas, les rouages de leur « machinerie » nécessitant des « tours de chauffe » et un « temps de réaction » conséquents.

Aussi, soutiendrai-je qu'un retour à Marx, c'est-à-dire une lecture active et contemporaine de ses textes, doit impérativement, – *a fortiori* quand celle-ci entend s'inscrire dans un projet révolutionnaire –, « bricoler » (au sens de Claude Lévi-Strauss) son apport en le croisant avec la pensée et les travaux de tous ceux et de toutes celles qui (dans le droit fil ou dans les parages ou bien encore en dehors du marxisme) ont tenté ou essaient toujours d'élucider pourquoi et comment l'entreprise d'émancipation des travailleurs qui s'est inspirée de lui et de ses continuateurs a partout versé dans la tyrannie. Ici, le mot de Gilles Deleuze selon lequel « *mai 1968, c'était un devenir révolutionnaire sans avenir de révolution* » pourrait stimuler nos interrogations et nos explorations, du côté des débats internes à la I^e Internationale de manière à prendre sérieusement en compte la tradition communiste non autoritaire et la pensée libertaire ; des fulgurances de Louis Althusser concernant l'idéologie et les appareils d'État ainsi que l'attention dont il a fait preuve vis-à-vis d'Antonio Gramsci⁵ ; les leçons à tirer de Giorgio Agamben et des autonomies italiennes (celle de 1973 – *Autonomia Operaia* – et celle de 1977) ; des thèses de Gilles Deleuze et de Félix Guattari qui tout en privilégiant les devenirs et les lignes de fuite en ont discerné « *le point tragique* » (Frédéric Lordon l'a commenté il y a peu) puisque la politique de la fuite « *a toutes chances de reconstituer cela même à quoi elle s'efforce de se soustraire* » et que « *les expériences qui*

⁵ Louis Althusser, *Que faire ?*, Texte établi et annoté par G.M. Goshgarian, Coll. « Perspectives critiques », Paris, P.U.F., 2018.

tentent de se retirer des striages de la verticalité et du pouvoir reconstituent de la verticalité et du pouvoir⁶ ».

J'ajoute qu'il me paraît périlleux, tactiquement et stratégiquement, de faire l'impasse sur les livres et les interventions du Comité Invisible⁷, d'Alain Badiou⁸, de Jacques Rancière⁹, de Serge Quadruppani¹⁰, du site en ligne *lundimatin*¹¹, et d'ignorer des productions et des observations à caractère esthétique (je songe à celles de Pier Paolo Pasolini ou de Robert Linhart avec son témoignage *L'Établi*¹², si sensible et si bien écrit ; et, plus près de nous, à celles de Nathalie Quintane avec *Un œil en moins*¹³, de Leslie Kaplan avec *Désordre*¹⁴ et d'Alain Damasio avec *Les Furtifs*¹⁵) lesquelles, devant « *la rencontre du problème réel, insoluble* » opèrent « *un recours, mais d'une autre nature* » que théorique puisqu'il est « *un transfert, cette fois, le transfert de l'impossible solution théorique dans l'autre de la théorie, la littérature* » ou les arts¹⁶.

Cette « liste » n'est pas exhaustive et chacun est en position de l'étoffer et de l'allonger en vertu de son histoire. En énonçant la mienne, ce qui me frappe c'est le décalage avec la profusion de ces analyses formulées généralement dans « la solitude du cabinet » et la difficulté du mouvement social à se les approprier pour nourrir et enrichir à la fois sa résistance à la vague néo-libérale déferlant sur la planète depuis trente ou quarante ans et son intelligence du rapport de forces et des enjeux découlant de la dévastation par le capitalisme de l'humanité et de son environnement. Il est troublant que le « front idéologique » (pour user d'une expression qui n'a plus guère cours) soit autant délaissé et que la production d'une pensée nouvelle du monde et sa transmission, sa mise en commun et son partage soient si peu essentiels pour les formations auxquelles nous adhérons ou dont nous nous sentons proches, lesquelles minimisent le fait qu'« *une idée devient une force matérielle lorsqu'elle s'empare des masses* » (Karl Marx).

⁶ Frédéric Lordon, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...*, Conversation avec Félix Boggio Éwanjé-Épée, Paris, La Fabrique éditions, 2019.

⁷ Comité Invisible, *L'Insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique éditions, 2007.

⁸ Alain Badiou, *Petrograd, Shanghai, Les deux Révolutions du XX^e siècle*, Paris, La Fabrique éditions, 2018.

⁹ Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ?*, Conversation avec Éric Hazan, Paris, La Fabrique éditions, 2017.

¹⁰ Quadruppani (Serge), *La Politique de la peur*, Coll. « non conforme », Paris, Seuil, 2011 ; *Le Monde des grands projets et ses ennemis, Voyage au cœur des nouvelles pratiques révolutionnaires*, Paris, La Découverte, 2018.

¹¹ <https://lundi.am>.

¹² Robert Linhart, *L'Établi*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

¹³ Nathalie Quintane, *Un œil en moins*, Paris, P.O.L., 2018.

¹⁴ Leslie Kaplan, *Désordre*, Paris, P.O.L., 2019.

¹⁵ Alain Damasio, *Les Furtifs*, Clamart, La Volte, 2019.

¹⁶ Libre adaptation d'une formulation célèbre d'Althusser : « *Sur le Contrat social* », in *Cahiers pour l'analyse*, n° 8, 1970 (réédité in *Sur Le Contrat social*, précédé de *Troublante clarté*, Houilles, Éditions Manucius, 2009).

Quitte à être réfuté par des contradicteurs animés de la foi du charbonnier, j'avancerai l'hypothèse que les groupements qui hier revendiquaient de se comporter en foyers, pépinières et écoles répondant à l'impératif de l'« intellectuel collectif » en vue de la formation d'« intellectuels organiques » peinent désormais à s'assumer en tant qu'instances de véridiction envers les secteurs de la population dont ils expriment peu ou prou les intérêts. Et rejoignant volontiers Rancière, je pointerai que des « *paroles singulières* » (comme la sienne) ont de plus en tendance à supplanter « *la voix du mouvement*¹⁷ ».

De ce qui précède, il s'ensuit que le présent discours a été lui-même conçu comme une de ces « *paroles singulières* », et que s'il ne dissimule pas mon incapacité à apporter des réponses définitives aux questions qui taraudent celles et ceux qui voudraient révolutionner la société en s'épargnant d'être les dupes d'une Histoire qui ruse fréquemment à leurs dépens parce qu'« *il faut que tout change pour que rien ne change* » (Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard*), il vise avec modestie à élargir le cercle de celles et de ceux qui ne doutent pas que les armes de la critique et de la théorie sont irremplaçables, en sus du courage et de l'opiniâtreté, pour dans cette affaire ne pas être grugés.

Les considérations que je vais maintenant brièvement énoncer n'ont pas vocation à l'exhaustivité. Elles n'obéissent pas à une logique de prescription. Elles s'alimentent aux lectures qui me sont les plus précieuses (Rancière, pour ce qu'il restitue de notre rapport au monde et surtout de l'*intensité* des luttes que nous menons ; Lordon, pour son mérite de souligner combien il serait aventureux pour l'insurrection à venir de renoncer à la machinerie de l'État si celui-ci est l'expression du plus grand nombre et si des mécanismes d'autogouvernement font obstacle à sa confiscation par une minorité).

J'en déduis une « feuille de route » articulant quatre directives fondamentales et quatre avertissements.

Commençons par les directives :

1. Le capitalisme n'est pas seulement un mode de production, il est un « *monde* » auquel personne n'échappe, il convient de lui en opposer un autre, d'autant plus que le

¹⁷ Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ?*, Conversation avec Éric Hazan, *op. cit.*, pp. 41-42 : « Ce qu'il y a, ce sont des bilans singuliers, des lettres « à nos amis », des adresses « à la jeunesse ». Il y a en particulier cette constellation d'individus à laquelle j'appartiens qui parlent sur la base de leur expérience de ce demi-siècle à des jeunes qui veulent retrouver dans cette histoire les raisons d'espérer que leurs acteurs ont souvent perdues. Il fut un temps où Badiou affirmait que l'on ne pouvait parler de politique que comme militant, c'est-à-dire de l'intérieur d'une organisation. Il fait maintenant des interventions publiques sur la politique où il ne se réclame que de lui-même et ne s'adresse qu'à des auditeurs à la fois effectifs et indéterminés. Cette remarque n'implique aucune critique, elle souligne simplement un déplacement de fait. Nous avons aujourd'hui non la voix d'un mouvement mais des paroles singulières qui essaient de penser la puissance commune incluse dans des moments singuliers, de les maintenir dans l'actuel et de maintenir ouvert l'espace de leur compossibilité. ».

« *monde travail* » au nom duquel le mouvement ouvrier s'est battu pendant un siècle et demi a succombé (Rancière¹⁸).

2. Quarante années de politique néo-libérale ont mis en cause les conquêtes sociales de la Libération et de Mai-Juin 68 sur à peu près tous les plans ; les victoires ouvrières et populaires ont été rares et provisoires, elles se résument à deux coups d'arrêt (la grève des cheminots de 1995, le mouvement contre le CPE – Contrat Première Embauche – en 2006) ; le personnel politique au service du capital refuse tout compromis, il campe sur ses positions, faisant la guerre au peuple pour lequel il est censé gouverner ; un ravalement de façade réformiste n'est plus d'actualité car la social-démocratie est en déroute pour s'être ralliée aux principaux objectifs de ces « fous furieux du capital », n'est-ce pas Hollande qui a « inventé » Macron et Valls qui a ouvert la voie à Castaner ? Il en résulte que la seule solution est révolutionnaire.

3. La puissance du capitalisme et de ses fusils rendent aléatoire tout heurt frontal contre lui mais les enjeux de survie de l'espèce et la marchandisation généralisée du vivant imposent de ne pas écarter l'éventualité d'une épreuve de forces où il s'agira de s'emparer du pouvoir d'État et d'user de ses potentialités pour contrebancer, réduire et neutraliser la contre-offensive des tenants du système et finalement détruire ce dernier, soit un schéma de rupture (le « *point L* ») que Lordon décrit en actualisant la thèse marxiste-léniniste de la dictature du prolétariat.

4. « *L'impossibilité désormais de séparer les moyens de la lutte et ses fins, les manières d'être et d'agir ensemble dans le présent et ses objectifs lointains* » (Rancière¹⁹) objecte à la logique marchande et verticale du capital des pratiques faisant « oasis » ou « îles » de sorte qu'à l'intérieur d'une « trame » à laquelle nul ne se soustrait se

¹⁸ *Ibidem*, p. 54 : « *Et surtout le capitalisme est plus qu'un pouvoir, c'est un monde, et c'est le monde au sein duquel nous vivons. Ce n'est pas aujourd'hui la muraille que les exploités devraient abattre pour rentrer en possession du produit de leur travail. C'est l'air que nous respirons et la toile qui nous relie.* » Et aussi, pp. 20-21 : « *En 1850 il était facile à des militants ouvriers d'opposer l'association ou « la sociale » à un pouvoir capitaliste et un pouvoir étatique conçus comme parasites. Ce qui surgissait à ce moment-là, notamment à travers le développement de tout le réseau des associations ouvrières, c'est l'idée que le travail constitue un monde commun, l'immense structure horizontale d'un système de production et d'échange qui peut fonctionner tout seul et sans hiérarchie. C'est cette vision d'un avenir où les rapports médiatisés par les abstractions de la monnaie et de la marchandise seraient (re)devenus des rapports directs entre les hommes producteurs qui a soutenu le développement des divers socialismes comme celui de l'anarcho-syndicalisme. Cette évidence du travail comme monde commun déjà là prêt à reprendre ce qui était aliéné dans les rapports marchands et dans les structures étatiques, a disparu dans l'univers contemporain du capitalisme financier, de l'industrie délocalisée et de l'extension du précaritat qui est aussi un univers où la médiation capitaliste et étatique est partout. Et, au fond, la fameuse « loi travail » était une déclaration de péremption définitive du travail comme monde commun.* »

¹⁹ *Ibidem*, p. 65.

développent des zones de rupture et d'expérience(s) alternative(s) en relation rhizomatique ou archipélique.

Poursuivons par les avertissements :

1. Converger et s'allier ne sont pas synonymes : la convergence des luttes ne surviendra pas ; elle n'est pas, ou plus, à portée ; le mouvement social doit multiplier les alliances pour créer les conditions du nombre sans lequel aucune bascule n'est réalistement pensable.

2. L'insurrection ne se décrètera pas, personne n'en fixera la date, elle se produira ou pas ; les luttes sectorielles plus ou moins larges, plus ou moins unitaires en prépareront le terreau.

3. Les militants révolutionnaires doivent s'inscrire dans la durée, celle d'une « *longue marche* » parfois ingrate, et s'ouvrir à l'éventualité d'une « *vague* » insurrectionnelle que personne n'aura déclenchée et qui s'écartera des modèles établis, c'est le propre du vivant.

4. Même si elles ne disparaîtront pas du jour au lendemain, les organisations politiques et syndicales, celles issues de la social-démocratie comme celles « héritières » de l'Internationale communiste et de ses différentes scissions, n'ont plus le pouvoir d'encadrer un mouvement social de grande ampleur ; elles s'effaceront à moins d'une refondation radicale et de leur « autonomisation » par rapport à « *l'ordre établi*²⁰ ».

De ces bries, soumises au débat et à la contradiction, je tire la conclusion que notre horizon révolutionnaire et donc la théorie qui contribuera à le dessiner, conjointement à la façon dont le modèleront les luttes, ne peuvent pas être monocolorés : nos bannières ne peuvent plus être uniquement rouges, elles doivent allier au rouge trois autres couleurs sans lesquelles le projet de transformation sociale qui est le nôtre restera une spéculation, sans jamais muer en désir de révolution, en désir des masses et du peuple qui se définiront et s'agrègeront dans le combat pour la révolution, parce que ni les masses ni le peuple ne sont des données statiques et préexistantes, à moins d'avaliser ceux que le capitalisme fabrique.

On se souvient de la formule de Lénine affirmant que « le communisme, c'est les soviets plus l'électricité ». Cette tournure est marquée au sceau de l'économisme qui, au sein du courant communiste « orthodoxe », c'est-à-dire orienté par le P. C. U. S., a privilégié l'essor des forces productives au détriment d'autres facteurs touchant au politique, à

²⁰ *Ibidem*, p. 67 : « le problème n'est pas d'opposer des groupes mais des mondes : un monde de l'égalité et un monde de l'inégalité. S'il y a une logique d'écart par rapport au monde organisé par les puissances financières et étatiques, celle-ci doit pouvoir, quelles que soient les voies par lesquelles elle passe, avoir ses modes d'action, ses instruments d'action, ses agendas autonomes par rapport à ceux de l'ordre établi, même si elle est amenée à réagir avec eux. »

l'idéologique et au symbolique, en s'appuyant par exemple sur une interprétation univoque du passage du *Manifeste* de 1848 dans lequel Marx et Engels consignent que « [l]es thèses des communistes ne reposent nullement sur des idées, des principes inventés ou découverts par tel ou tel réformateur du monde » et qu'« [e]lles ne sont que l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classe existante, d'un mouvement historique qui s'opère sur nos yeux²¹ ». L'utopie autour de laquelle les masses et le peuple se mobiliseront (peut-être) demain sera celle d'une société qui misera sur une horizontalité à promouvoir et à réinventer continument pour contrecarrer la sclérose du pouvoir d'État qui, agencé à la puissance de l'auto-organisation, aura servi à renverser le capitalisme et l'empêchera de reproduire les mécanismes de domination propres à la dictature d'une classe sur le corps social. Ce futur n'a de chance de devenir notre avenir que si nous acceptons l'idée qu'il ne peut plus être exclusivement « rouge », je veux dire par là se revendiquant uniquement de Marx, Engels, Lénine ou Mao, parce que les partis et les États qui, sur un tiers de la planète, ont prétendu conduire les peuples dont ils affirmaient servir les intérêts vers un horizon radieux n'ont été capables que de substituer au capitalisme privé un capitalisme d'État et d'instaurer des régimes autoritaires voire totalitaires si bien que la « bannière tâchée du sang des innocents²² » en a été souillée, et qu'elle en est durablement discréditée, du fait de l'échec de ces révolutions qui toutes ont été enclines à très vite éliminer implacablement leurs opposants mais aussi à dévorer leurs enfants, si bien qu'on en vient à se demander si l'étandard qui était supposé n'être que celui des victimes du Capital n'est pas irrémédiablement affecté d'avoir été celui dans les plis duquel ces sinistres partis-États ont répandu la mort et la désespérance.

Voilà pourquoi conviendrait-il, avec ce « *peuple qui manque*²³ » encore, d'élaborer une théorie révolutionnaire que nous pourrions, tout au moins en France, draper en quatre coloris, jaune noir rouge vert, de sorte que leur alliance fasse creuset : jaune, parce que c'est ainsi qu'une partie des « invisibles » ont pris la parole, en 2018-2019, et que leurs voix ont retenti comme jamais depuis 1968 ; noir, parce que le mouvement social de tradition marxiste a une dette historique envers le courant libertaire, et des crimes envers lui à réparer, et que ne s'étant jamais commis avec un régime autoritaire le noir est porteur de rêve et d'avenir, au diapason des aspirations à l'autonomie de beaucoup pour qui « [i]l n'est pas de sauveurs

²¹ Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste*, Coll. « Classiques du marxisme », Introduction Jean Bruhat, édition bilingue dans une traduction de Laura Lafargue revue par Michèle Kintz, Paris, Éditions Sociales, 1972, p. 69.

²² Se reporter à la chanson (à l'origine écrite par le communard Paul Brousse réfugié en Suisse) « Le Drapeau rouge » dans sa version enregistrée pour l'album « Chants Révolutionnaires du monde », Le Chant du monde, LDX 74 335.

²³ Allusion et hommage à Gilles Deleuze et Félix Guattari.

suprêmes / Ni Dieu, ni César, ni tribun²⁴ » ; rouge, parce qu'en dépit du goulag et du laogai, c'est la couleur de la révolte de celles et de ceux qui n'ont que leurs chaînes à perdre depuis que « [I]es révoltés du Moyen-âge / l'ont arboré sur maints beffrois²⁵ » ; vert, enfin, parce que la course mortifère aux profits du capitalisme bafoue les équilibres naturels et hypothèque la survie de l'espèce en créant les conditions d'une prochaine sixième extinction de masse.

De ce que j'ai vu et vécu dans la rue avec les *Gilets Jaunes*, de ce que j'ai vu et vécu depuis le 5 décembre, j'ai acquis la conviction qu'il serait fécond de ne plus penser Marx en rouge, mais en Quatre Couleurs, car c'est un Marx « jaune noir rouge vert » qu'il nous faut, pour concevoir une théorie révolutionnaire elle aussi « jaune noir rouge vert » afin d'ajuster nos coups contre l'exploitation, jeter les bases d'un nouveau monde et faire « *table rase*²⁶ » de l'ancien.

Parce que cette année, à Paris, Bordeaux, Toulouse, Nantes, Marseille, et dans cent autres villes, nous avons été des dizaines de milliers à clamer, *dans la colère et la joie*, c'est-à-dire dans l'*intensité* de la lutte, – ces instants précieux où des sujets ordinairement atomisés dans et par les rapports sociaux se rencontrent, se parlent, se sourient et songent à nouer entre eux une relation –, parce que chaque samedi nous avons lancé un appel sans équivoque à l'insurrection, et que cela nous a rendus heureux, malgré nos blessés et nos morts, malgré la répression d'État et les violences policières, et même si l'écho n'a pas relayé nos cris comme nous aurions aimé qu'il le fît, il importait d'en être et de prendre date. Qu'importe si demain nous sommes défait, et si les libertés sont encore un peu plus étouffées et bafouées, personne ne pourra nous reprocher d'avoir failli. Alors, pour conclure ces propos, lesquels sont marqués parfois au sceau de la mélancolie, c'est-à-dire de l'incapacité, non pas de l'incapacité, mais de l'impossibilité de faire mon deuil de l'espoir révolutionnaire qui a embelli ma jeunesse et m'a fait grandir pour devenir à cette heure qui je suis, et pour faire allusion à une chanson de Jean Ferrat, même si à Ferrat j'ai toujours préféré Léo Ferré, y compris lorsque j'étais membre des Jeunesses Communistes puis de l'UEC de Bordeaux et du PCF, – je m'en suis expliqué ailleurs –, je dirai donc ceci, et qu'importe si personne ne se joint à moi pour le clamer : Ma France ma France soulève-toi ! Ma France ma France soulève-toi ! Ma France ma France soulève-toi !

Bordeaux, le 11 décembre 2019.

²⁴ « L'Internationale » (Texte d'Eugène Pottier).

²⁵ « Le Drapeau rouge » (Chanson révolutionnaire).

²⁶ « L'Internationale » (Texte d'Eugène Pottier).